David LABREURE & Annie PETIT (dir.), *Femmes et Positivismes*

Frédéric Dupin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ress/7968>
DOI : 10.4000/ress.7968
ISBN : 1663-4446
ISSN : 1663-4446

Éditeur

Librairie Droz

Édition imprimée

Date de publication : 6 décembre 2021
Pagination : 321-324
ISSN : 0048-8046

Référence électronique

Frédéric Dupin, « David LABREURE & Annie PETIT (dir.), *Femmes et Positivismes* », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 59-2 | 2021, mis en ligne le 01 décembre 2021, consulté le 09 décembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ress/7968> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.7968>

Ce document a été généré automatiquement le 9 décembre 2021.

© Librairie Droz

David LABREURE & Annie PETIT (dir.), *Femmes et Positivismes*

Frédéric Dupin

RÉFÉRENCE

David LABREURE & Annie PETIT (dir.), 2020, *Femmes et Positivismes*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 192 p.

- 1 Issu d'un colloque organisé à la Chapelle de l'Humanité, à Paris, en mars 2019 sur le thème « femmes et positivismes », l'ouvrage collectif que publient les Presses universitaires de Strasbourg rassemble dix contributions permettant de multiplier les perspectives sur une question délicate : la place de la femme dans la pensée d'Auguste Comte et dans l'histoire du mouvement positiviste. S'il faut souligner la qualité éditoriale générale de ce recueil, enrichi d'un cahier iconographique, d'un index et d'une bibliographie substantielle, c'est bien l'originalité de son objet qui le signale à l'attention de lecteur. En situant ces études « au croisement des études de genre et de l'histoire intellectuelle du positivisme » (p. 9), les éditeurs n'ignorent rien en effet de la singularité de leur démarche.
- 2 Que peut bien apporter à la riche réflexion contemporaine sur « le genre », un auteur dont les aphorismes les plus célèbres sur le « sexe affectif » – « l'homme nourrit la femme », etc. – apparaissent souvent bien propre à décourager les lecteurs d'aujourd'hui ? Réciproquement, en s'associant étroitement aux dispositifs religieux du « second Comte », celui du *Système de politique positive* (1850-1854) et de la religion de l'Humanité, la question féminine constitue pour l'historien des idées un sujet d'embarras. Le commentateur ne sait en effet en général trop quoi faire de la « vierge mère » lorsque celle-ci surgit et trouble en apparence la réflexion épistémologique engagée depuis le *Cours de philosophie positive* (1830-1842). N'est-ce pas précisément le traitement comtien de la question des femmes qui finit par détourner John Stuart Mill

d'une œuvre philosophique dont il ne craint pas de se déclarer d'abord un fervent disciple ?

- 3 Face à ce double écueil, l'ouvrage oriente d'emblée la réflexion dans des chemins fertiles. D'une part, la complexité de la position comtienne est rappelée dès l'abord. Car si la pensée de Comte mérite d'être étudiée, c'est précisément parce qu'elle ne se réduit pas à la formalisation de préjugés réactionnaires, ou d'opinions « d'époque », qui contresigneraient simplement la relégation sociale de la femme au XIX^e siècle. Comme l'introduction le rappelle, le point de fuite de la réflexion comtienne sur la femme est à chercher dans l'institution paradoxale d'une « chevalerie industrielle » qui tout à la fois maximise la dignité morale des femmes et en restreint étroitement l'existence sociale (p. 11). Comte se situe ainsi dans une filiation explicite avec la tradition courtoise médiévale, dont le *Système* propose une singulière mise à jour à l'heure de la science et de l'industrie. Les énoncés les plus paradoxaux résultent par conséquent avant tout d'une thèse philosophique, dont il est loisible de critiquer les fondements ou les conséquences, mais qu'on ne saurait simplement regarder comme des opinions datées.
- 4 D'autre part, cette caractérisation précise de l'objet de la réflexion se double d'une approche large de son traitement dans l'œuvre comtienne comme dans sa réception et ses héritages. L'ouvrage s'organise ainsi en trois parties qui tout d'abord inscrivent le « féminisme comtien » dans le contexte mouvant des évolutions de genre au XIX^e siècle, puis thématisent frontalement la notion de « femme positiviste », à la fois par les portraits en miroir des deux figures que sont Caroline Massin, « l'indigne épouse », et Clotilde de Vaux, « divine inspiratrice » de la religion de l'Humanité, mais aussi par une étude directe de la doctrine positiviste de la femme dans le *Système* et dans la liturgie positiviste elle-même. Enfin, la dernière partie souligne la contribution originale du positivisme au mouvement d'émancipation des femmes en Occident, notamment au travers de portraits de militantes ou de femmes de lettres au tournant du XX^e siècle.
- 5 Michelle Perrot ouvre la première partie du recueil par une caractérisation synthétique de la condition féminine au XIX^e siècle marquée tout à la fois par une approche différenciée et hiérarchisée de la question de genre, mais aussi par une « aspiration au changement » (p. 23) partagée souvent par les artistes et les réformateurs sociaux. Cette contextualisation permet de situer à l'évidence Comte dans un camp « progressiste » fluctuant et ambigu. Isabelle Matamoros souligne alors le lien existant dans la première moitié du XIX^e siècle entre une « philosophie positive » aux contours très large et l'émancipation des femmes. La comparaison entre le projet comtien et celui d'éducation populaire d'Antoine Raucourt, polytechnicien Saint-Simonien, met en lumière les potentialités, reconnues à l'époque dans les milieux avancés, de l'éducation des femmes en matière techniques et scientifiques, comme levier de transformation sociale. Si l'égalité stricte n'est chez Raucourt pas plus que chez Comte un objectif légitime, la question féminine y apparaît chez eux directement associée à un projet d'éducation populaire universelle dont des femmes comme Eugénie Niboyer ou Clémence Robert surent s'emparer pour seconder leurs propres efforts militants (p. 35). Le dernier article de cette section, rédigé par David Labreure et Blandine Husser, précise enfin le contexte directement comtien du « féminisme positiviste ». L'étude des archives et des ressources du musée de la Maison d'Auguste Comte attestent ainsi d'une sensibilisation réelle et précoce de Comte à l'enjeu de l'émancipation des femmes. Celle-ci passe à la fois par une galaxie de figures féminines (Sophie Bliaux, la domestique, Alix Comte, la sœur, mais aussi les femmes directement positivistes, les

correspondantes, ou épouses de disciples, d'amis etc.) et par l'étude précise du catalogue de la bibliothèque personnelle du philosophe, comprenant plusieurs textes précurseurs de la pensée de l'émancipation (p. 45).

- 6 La seconde partie de l'ouvrage aborde le plus directement la notion positiviste de « féminité » dans une double perspective biographique et herméneutique. Les articles de Bruno Gentil et Michel Blanc, respectivement consacrés à Caroline Massin et Clotilde de Vaux, rompent opportunément avec la légende noire qui fut longtemps attachée à la première, et à l'hagiographie figée qu'encouragea Comte lui-même à l'égard de la seconde. Les auteurs dressent le portrait de deux femmes soucieuses de s'affirmer dans un monde masculin travaillé de changements profonds. Leur expérience personnelle avec Comte, si différente soit-elle, illustre à cet égard, par la publicité que le philosophe a donné aux différents épisodes de sa vie affective, des enjeux qui sont encore les nôtres : formes de la vie domestique (p. 67), aspects du consentement sexuel (p. 73-75), etc. Est-ce là suffisant pour identifier un « pré-féminisme » (p. 81) chez Clotilde de Vaux ? Il est à craindre que le débat contemporain trouve à redire à une telle catégorisation. En l'espèce, le travail historique des auteurs autorise surtout un effort de relativisation, de mise en perspective, sans sacrifier aux réflexes critiques à majuscules. L'étude de Jacqueline Lalouette sur la célébration des figures féminines dans le *Calendrier positiviste* participe de la même démarche. La comparaison avec des calendriers ultérieurs, issus de la libre pensée, comme le *Calendrier rationaliste* (1931-1939), permet de souligner l'attention singulière de Comte pour « la femme », mais aussi pour des personnalités historiques aussi diverses que Sapho, Jeanne d'Arc, Mme de Sévigné ou Mme de Staël. La religion de l'Humanité accorde aux femmes une fonction et une *proportion* qui, certes, ne sauraient répondre aux canons contemporains de l'égalité, mais qui place Comte dans une position « d'avant-garde » dans son propre plan historique.
- 7 C'est enfin avec l'article que consacre Laurent Clauzade à « l'utopie positiviste de la vierge-mère » que l'on aborde de manière la plus directe les sous-jacents philosophiques de la méditation comtienne sur la femme et la féminité. Présentée dans le quatrième tome du *Système* comme un « résumé » de l'ensemble de sa construction religieuse, l'idée de « vierge-mère » n'est en effet que superficiellement un point de fuite symbolique assigné à la liturgie positiviste. Elle repose tout à la fois sur une conception que Comte veut pleinement objective des rapports du physique et du moral – à ses yeux, rien n'exclut en principe une « autofécondation » de la femme par elle-même (p. 109-111) – et une discipline morale qui vise à émanciper la femme, mais plus encore l'homme, de tout instinct sexuel. La « divination » de la femme serait en cela chez Comte moins l'expression d'un but politique singulier – l'émancipation d'une population spécifique – que la poursuite d'une finalité morale générale : faire triompher l'altruisme des penchants égoïstes les plus intenses (l'instinct sexuel) où hommes et femmes se dégradent et se déprécient mutuellement.
- 8 La dernière partie de l'ouvrage considère le « féminisme comtien » dans ses suites et son héritage chez les générations de militantes postérieures. Annie Petit s'intéresse aux militantes positivistes et épouses des disciples immédiatement postérieures à Comte et souligne, entre autres choses, comment les divisions entre disciples « intégraux » (Laffitte, Corra) et « dissidents » (Littre) recoupe des lectures légèrement différentes des modèles et pratiques féminines, plus « sensibles » dans un cas, plus intellectuelles dans l'autre, sur un même fond commun de relative relégation. Le portrait que Claude

Schkolnyk consacre à Victoire Tinayre (1831-1895) permet également de saisir comment la foi positiviste vécue nourrit un engagement social plus large, convergent par exemple avec les divers courants de l'éducation populaire, et dont la dimension européenne apparaît constante. Enfin Marie Pickering complète cette galerie de portraits en s'intéressant à des figures du féminisme anglo-saxon, en Angleterre (George Eliott, Harriet Martineau, etc.) et aux États-Unis (Fanny Wright, Julia Howe, etc.). Son article permet là encore de mesurer comment une doctrine, qui de loin nous semble profondément réactionnaire, a pu concrètement éclairer et soutenir le progressisme de femmes œuvrant pour l'émancipation commune. Que ces emplois se fassent au prix d'écarts à l'égard du dogme, cela se constate aisément. Mais ces infidélités mêmes ne sauraient tout à fait trahir le cœur de la pensée de Comte, pour qui l'émancipation des femmes acquiert un sens essentiellement moral. La lutte des « féministes positivistes » revient en cela largement à conquérir une dignité que les usages anciens méconnaissent. Les usages postérieurs, par des femmes engagées, actives et courageuses, de cette doctrine difficile montre en cela que les chemins de l'émancipation ne sont pas tout tracés.

- 9 En somme, et à la différence d'un ouvrage comme celui, plus ancien, de Sarah Kaufman, *Aberrations, le devenir-femme d'Auguste Comte* (1978), le présent recueil d'études ne livre pas une lecture univoque de l'œuvre du philosophe parisien et ne prétend pas lui assigner une place définitive dans le mouvement complexe d'émancipation des femmes. Ce faisant, il se refuse le plus souvent le droit d'ouvrir des perspectives tranchées au lecteur, qui devra s'il veut approfondir, faire par lui-même l'effort de lire Comte. Mais cette réserve délivre en retour des passions qui conduisent souvent, sur un tel sujet, l'approche historique à céder le pas aux réflexes partisans comme aux convictions morales, même les plus légitimes. Ce parti pris de l'intelligence historique ne saurait nuire, surtout à celles ou ceux qui ne peuvent, devant le *Catéchisme positiviste*, retenir parfois un sourire de dédain ou un cri d'indignation.

AUTEURS

FRÉDÉRIC DUPIN

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, PHICO